

la 2ème livraison, et je n'ai point donné. Bien plus, je ne me crois pas en faute, et m'exempte de demander grâce et excuse à messieurs de la Rédaction et à messieurs les lecteurs. Ces derniers, sans doute, ne s'attendent pas même à cette démarche, car ils n'ont que gagné à mon absence momentanée.

*
**

Le métier de chroniqueur des *Annales* me semblait incompatible avec ma nouvelle position. Mais le désastre du 5 octobre a changé l'ordre des choses et je reviens à mes anciennes folies.

L'antique collègue n'est plus.—Je dis antique, parce que j'ai un tiers de siècle d'existence, et le collègue existait avant que je fusse. Cependant les élèves et leurs maîtres sont restés à leur poste, les cours continuent ; mais tout le monde, pour sauver la position, a eu le courage et la force de s'exposer aux dangers de l'externat. Grand Dieu ! quel changement ! Jadis, ou plutôt naguère encore, les fins matois seuls, jamais à bout d'arguments, ou ceux qui, "nouveaux Tanner," pouvaient jeûner huit jours et se donner une apparence d'anémique, parvenaient à fléchir le cœur de bronze de M. le Directeur, et allaient trotter par les rues noires. Comme les excursions pleines d'émotions de ces mortels privilégiés jetaient leurs confrères dans des rêves fantastiques !

Aujourd'hui, *o tempora ! o mores !* les grands et les petits, les malades (il n'y en a plus probablement), les forts, les robustes, tous, les maîtres et même le bon curé et le procureur sont externes. Pourquoi alors le chroniqueur ne serait-il pas, lui aussi, dans les mêmes conditions ? D'ailleurs, comment voulez-vous que la chronique soit intime, puisque rien ne se concentre plus dans l'intérieur des murs et que tout doit se passer au grand air, à la face du soleil et à la lumière des nouveaux réverbères ?

*
**

Pauvre et vieux collègue, où j'avais vécu presque ma vie entière, dont tous les recoins m'étaient si familiers,